

Regarder le musée

Histoire & architecture du Musée des Beaux-Arts de Valenciennes



Document de préparation à la visite pour les enseignants

Christine Laurent

Enseignante en Arts Plastiques missionnée au Musée des Beaux-Arts de Valenciennes

Regarder le Musée

Histoire & architecture du Musée des Beaux-Arts de Valenciennes

Table des matières

Regarder le Musée	2
<i>I. La naissance d'un nouveau musée</i>	<i>3</i>
Les origines de la collection	3
Un terrain pour un musée	3
Le cahier des charges du concours d'architecture : un musée bibliothèque	4
Le gagnant du concours : Paul Dusart, second grand prix de Rome d'architecture	4
Le financement de la construction	6
L'évolution du projet	6
Le chantier : 1905-1909	8
L'inauguration	9
<i>II. Le style du bâtiment : entre éclectisme, Beaux-arts et modernité</i>	<i>12</i>
Qu'est-ce que l'architecture éclectique ?	13
Description du bâtiment	13
Les sculptures	16
<i>Bibliographie sélective</i>	<i>18</i>

I. La naissance d'un nouveau musée

Les origines de la collection

C'est en 1792 qu'est créée l'Académie de peinture et de sculpture de Valenciennes, affiliée très vite à l'Académie Royale, à l'origine d'une admirable collection artistique. En parallèle, la collection de la ville prend de l'ampleur avec les confiscations de la Révolution française et grâce à de nombreux legs, donations ou achats. De Rubens à Carpeaux en passant par Watteau, Crauk ou Jordaens, cette collection n'a fait que s'enrichir. Nombre d'artistes consacrés par un Grand Prix de Rome et anciens élèves de l'Académie ont également laissé leur trace et donné un plus grand prestige à leur ville que l'on nomme avec orgueil « l'Athènes du Nord ».

Pourtant, cette collection met un long moment à trouver sa place définitive dans la ville. D'un côté, la collection des Académies reste conservée aux Académies, tandis que la collection de la Ville est exposée dans l'Hôtel de ville en 1834. Par la suite, la croissance exponentielle de la collection ne permet plus de la conserver et de la présenter de manière décente. Les tableaux s'accumulent, les visiteurs se plaignent, on parle même de « capharnaüm ». En 1895, elle contient 200 tableaux, sculptures, dessins et objets. La création d'un espace dédié devient alors indispensable et on envisage la construction d'un musée municipal.

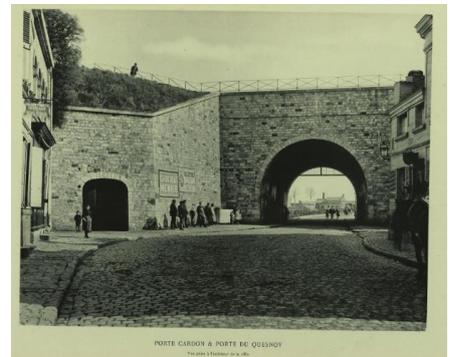
Un terrain pour un musée

La difficulté de trouver un terrain pour bâtir un nouveau musée est liée à l'histoire militaire de la ville. Avec l'essor brutal de l'industrialisation dans le bassin minier, les faubourgs de la ville de Valenciennes (Marly, Anzin) se sont étalés et l'enceinte des remparts de Vauban se révèle obsolète pour le gouvernement français qui décide en 1889 de la démanteler (1889-1893). Le coût de l'entretien d'un tel ouvrage pour l'Etat l'y pousse également. Ce démantèlement libère des espaces pour la ville et le projet d'un nouveau musée peut enfin se concrétiser.

En 1888, le conseil municipal met en place une commission d'étude composée de 12 membres dont Constant Moyaux, architecte du gouvernement. Elle choisit un emplacement, Place verte, sur les hauteurs de la ville et au long des remparts, un peu à



Maurice Rufin, Intérieur de l'ancien Musée de l'Hôtel de Ville, 1907, huile sur contreplaqué, P.49.463



*En haut : Porte Cardon et porte du Quesnoy.
En bas : Demi-gorge de gauche de la demi-lune n°39 - ligne d'horizon du Rôleur. Vues en phototypie de Jules Delsart tirées de Edouard Mariage, Les fortifications de Valenciennes, 1891-1895*

l'écart du centre. L'état d'esprit du moment est de moderniser la ville avec des bâtiments publics marquants (lycées, gare...), de l'aérer avec de larges boulevards, et de créer une architecture éloignée de l'esprit des austères places fortes de Vauban ou des ruelles étroites du Moyen-Age.

Faute de moyens, ce n'est qu'une décennie plus tard, en 1897, que cette commission lance un concours pour la construction du musée des Beaux-Arts, concours uniquement réservé aux architectes de l'arrondissement de Valenciennes.

Le cahier des charges du concours d'architecture : un musée bibliothèque

La commission d'étude décide la construction d'un seul bâtiment contenant à la fois un musée, une bibliothèque et des archives municipales (ces deux dernières ne seront jamais construites).

Le cahier des charges du concours impose également :

- un sous-bassement surmonté d'un rez-de-chaussée,
- une surface couverte de 2000 m²,
- des salles spécifiques pour les peintures et les sculptures (dont certaines de grandes tailles) et d'autres plus intimes pour les gravures, dessins et objets d'art,
- des salons d'honneur pour accueillir les plus belles œuvres comme le *Martyre de saint Etienne* de Rubens,
- la bibliothèque et les archives doivent avoir une salle de lecture commune et des magasins, le tout sur une surface de 1000 m² de couverture.

Le budget quant à lui a fait l'objet d'études. C'est le coût du musée de Toulon qui sert de base estimative : **727508** francs. Il a fallu également jauger la surface d'exposition nécessaire sachant que le musée de l'Hôtel de ville avait une surface de 853 m².

Le gagnant du concours : Paul Dusart, second grand prix de Rome d'architecture



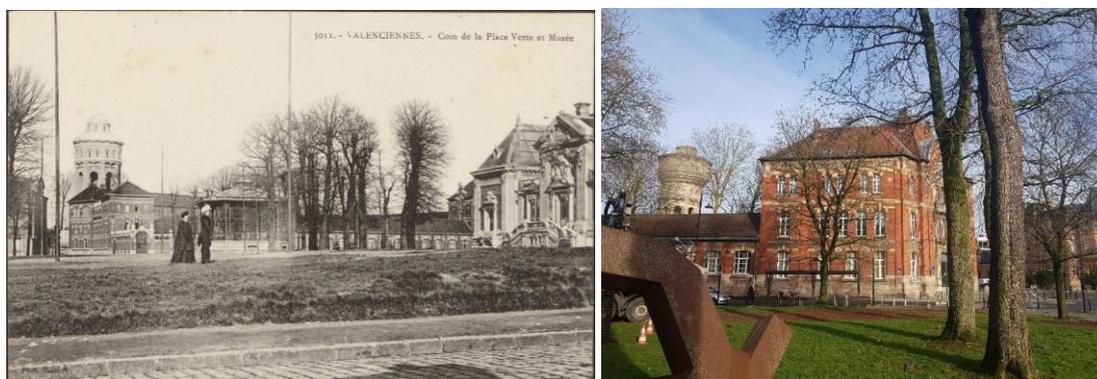
Lucien Jonas, Portrait de Paul Dusart, XX^e siècle, huile sur toile, 2011.1.1

Un jury composé de 22 membres éminents désigne le projet de l'architecte Paul Dusart (1865-1933) comme vainqueur de ce concours. Il est alors professeur aux Académies de Valenciennes (1896-1914) et architecte de la ville après avoir succédé à son père en 1902. Il avait également pour beau-frère l'architecte Edmond Lemaire. Ancien élève de l'atelier de Louis-Jules André puis de celui de Victor Laloux (architecte de la Gare d'Orsay). Formé à l'Ecole des Beaux-arts de Paris, il reçoit un second Grand Prix de Rome d'architecture en 1893, sur le sujet « Un palais pour les sociétés savantes ». Il laisse, en plus de son travail architectural, un nombre important d'aquarelles, notamment des vues d'Italie. Il réalise également le tombeau du sculpteur Gustave Crauk au cimetière Saint-Roch.

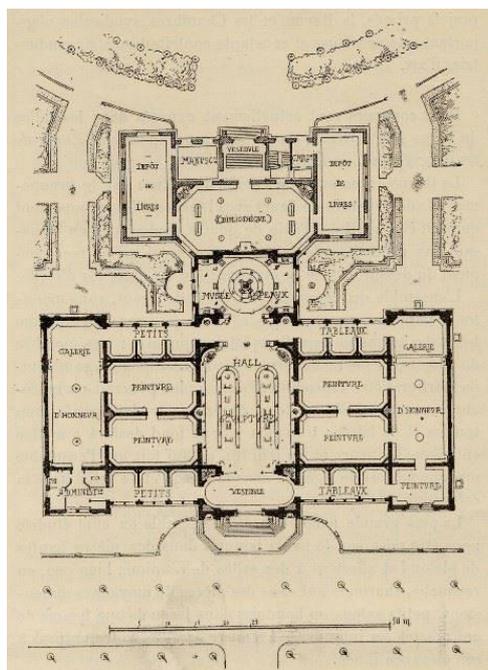
L'influence de ses professeurs sur le style architectural du musée se fait sentir à travers le choix du style éclectique ou l'utilisation de la verrière monumentale. Louis-Jules André avait d'ailleurs réalisé entre 1877-1889, la galerie de Zoologie du Muséum national d'histoire naturelle (rebaptisée « grande galerie de l'Évolution » en 1994) ainsi que le jardin d'hiver dans les serres du Jardin des plantes (1881-1889, détruit en 1932).

Dusart est aussi l'architecte du lycée Wallon (lycée de garçons, 1913) et de manière concordante, du lycée Watteau (Lycée de jeunes filles et lycée professionnel, 1909) et du château d'eau (1908) tout proche. Tout cela crée, avec le Musée des Beaux-Arts, un ensemble architectural unitaire et cohérent, une nouvelle vision de l'urbanisme pour cette ville.

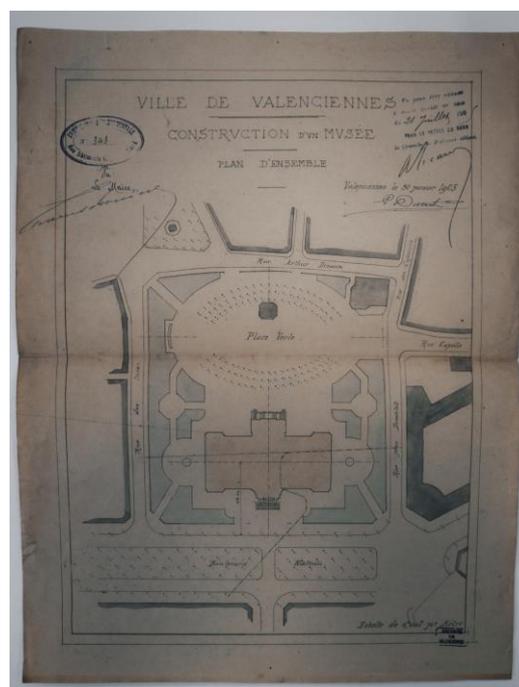
Enfant de Valenciennes, Paul Dusart connaît bien la collection municipale et ses chefs-d'œuvre, ce qui lui permet de projeter facilement dans son esprit l'accrochage dans le futur écrin. Il connaît en particulier l'œuvre de Jean-Baptiste Carpeaux puisque son père, Emile Dusart, a participé à l'élaboration de la Fontaine Watteau au square Saint Géry de Valenciennes.



Le lycée Watteau (ancien lycée de jeunes filles) et le château d'eau également construits par Paul Dusart. Carte postale de gauche : Archives de Valenciennes. Photo de droite : Christine Laurent.



Premier plan de Paul Dusart comprenant le Musée, la bibliothèque et les archives. Archives de Valenciennes.



Plan d'ensemble du bâtiment avec la Place verte. Archives de Valenciennes.

Arnbruster, Lemaire, Sonntag et Thibeau sont les candidats malheureux, finalistes de ce concours. Tous sont d'anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Valenciennes.

Le financement de la construction



*Billet de loterie parmi les 1 200 000 exemplaires.
<https://nord-decouverte.fr/lorigine-musee-beaux-arts-de-valenciennes/>*

Malheureusement, le coût du démantèlement des remparts entre 1889 et 1893 est tel que la ville n'a plus les moyens de s'engager dans la construction du musée désiré. On organise donc une loterie nationale pour rassembler les fonds nécessaires à sa construction, ce qui est une pratique courante à l'époque. 60 000 prospectus sont distribués par la ville, 117 lots proposés avec un gros lot de 150 000 francs.

L'entreprise organisatrice est expérimentée puisqu'elle a également mis en place une loterie pour le financement du musée de Gap. La mairie de Lille, quelques années plus tôt, en 1892, a utilisé la même méthode de financement pour son majestueux musée des Beaux-Arts ainsi que le musée de Picardie à Amiens en 1853, qui récolte avec quatre loteries un

million de francs pour son « Musée monumental » de plus de 8000 m².

Le tirage est réalisé en mars 1905 et un bénéfice de 720.000 francs est constitué, douze ans après la validation du projet.

À la toute fin de la construction, il manque tout de même plusieurs milliers de francs pour financer la réalisation des statues prévues pour les niches de la façade.

L'évolution du projet

Afin de réduire le coût de la construction, on demande à Paul Dusart de revoir ses ambitions à la baisse et de transformer son projet initial. La surface du bâtiment est diminuée tout en changeant légèrement la disposition du plan. On passe de 2774 m² à 2420 m². On le contraint à plus de simplicité, moins d'éléments décoratifs sur la façade s'éloignant ainsi du style éclectique, et aussi moins d'effets spectaculaires et monumentaux. Sur les façades, les arcades des galeries latérales sont remplacées par des baies rectangulaires, tandis qu'au niveau des toitures, le dôme colossal et le campanile majestueux sont supprimés pour devenir de simples combles en H avec une lanterne au sommet.

Enfin, la construction se limite désormais à la partie muséale, les fonds nécessaires à la construction de la bibliothèque et des archives municipales n'étant pas rassemblés.

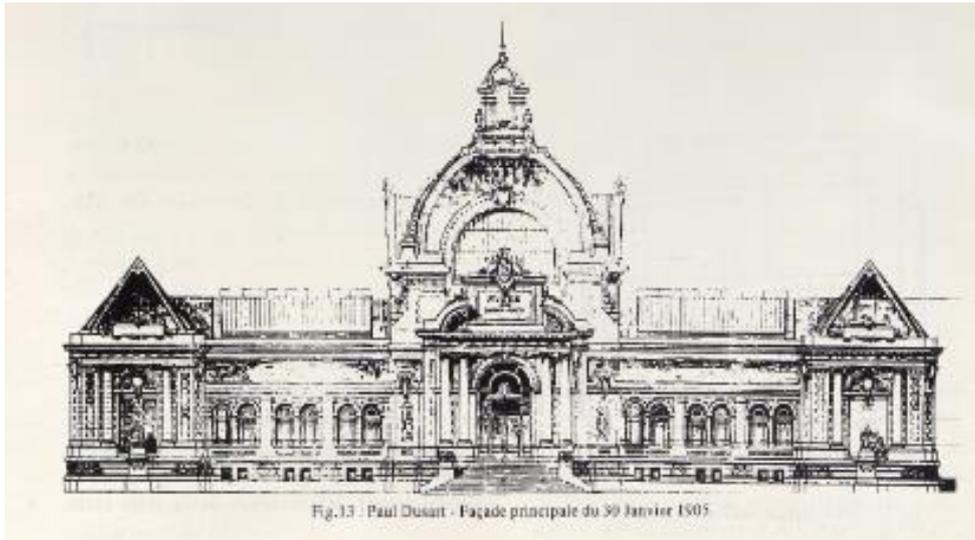


Fig.13 : Paul Dusart - Façade principale du 30 Janvier 1905

Paul Dusart, Plan de l'élévation de 30 janvier 1905. Archives de Valenciennes.

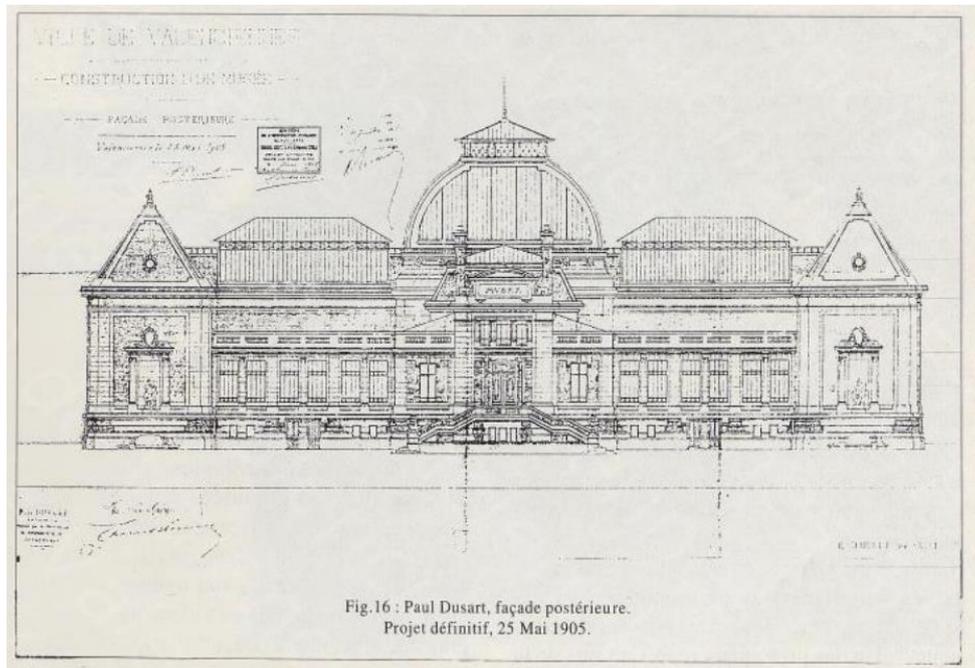
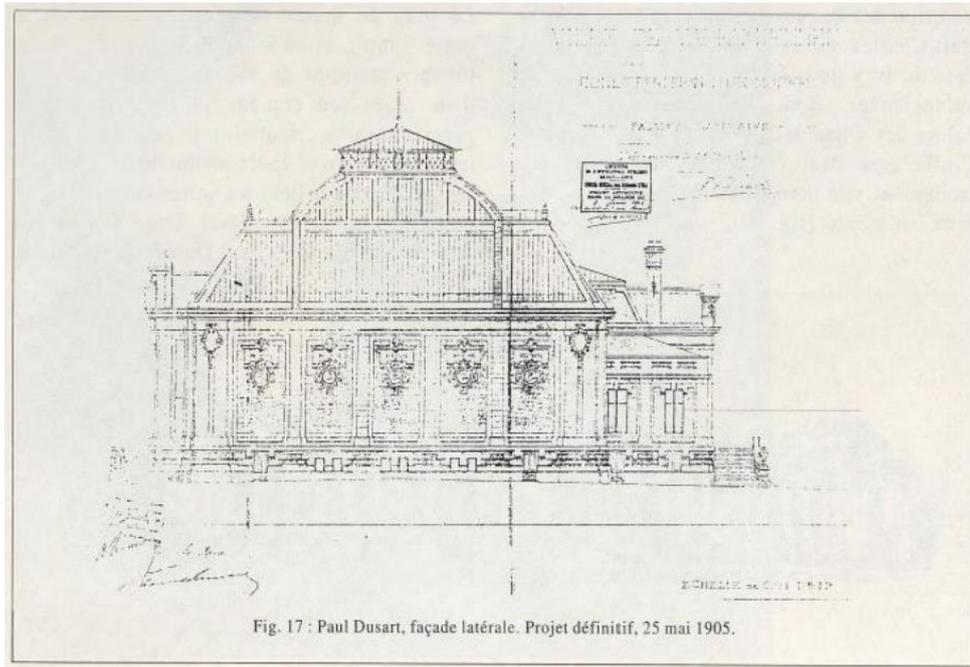
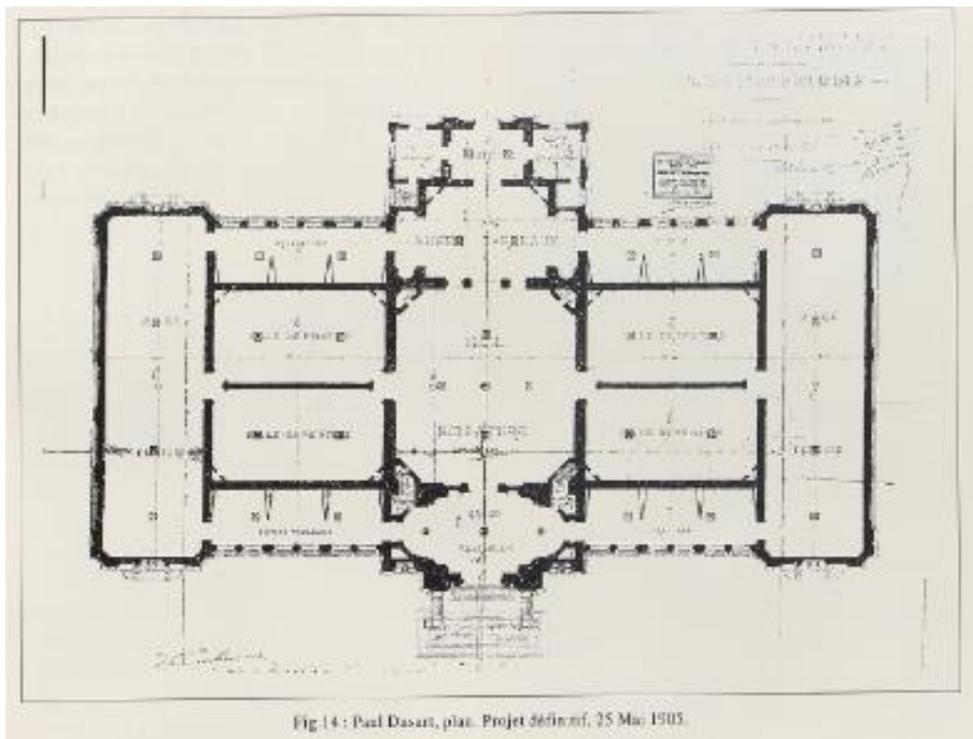


Fig.16 : Paul Dusart, façade postérieure.
Projet définitif, 25 Mai 1905.

Paul Dusart, Plan de l'élévation du 25 mai 1905. Archives de Valenciennes.



Paul Dusart, Plan de l'élévation du pignon droit, mai 1905. Archives de Valenciennes.



Paul Dusart, Plan du musée, mai 1905. Archives de Valenciennes.

Le chantier : 1905-1909

Les travaux démarrent en 1905 et se poursuivent jusqu'en juin 1909. Au début du chantier, la découverte de galeries à 14 mètres de profondeur oblige à des remblaiements avant de construire les fondations en béton

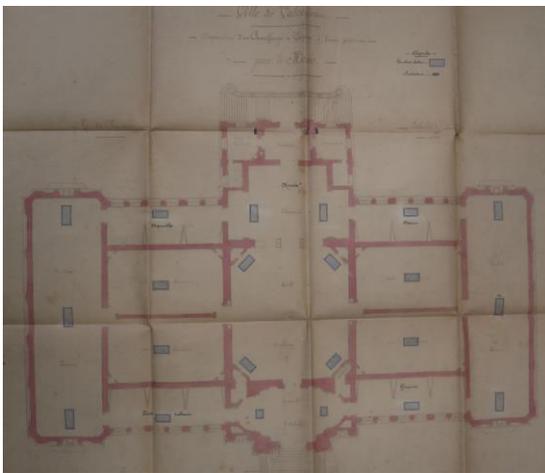


Archives de Valenciennes.

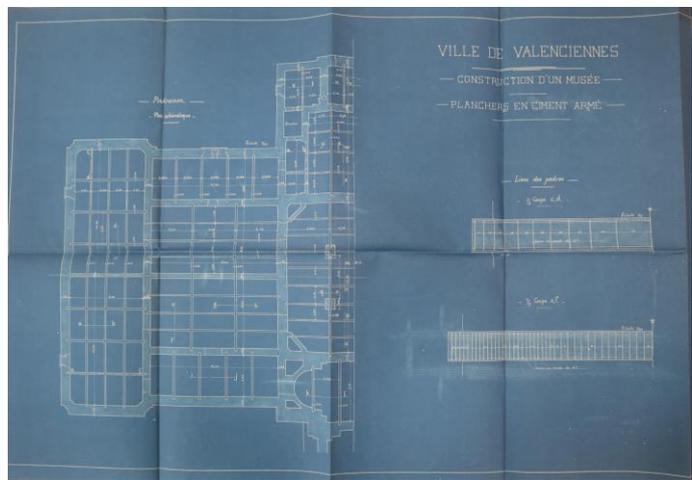
armé. De nombreuses entreprises de la région lilloise, mais aussi de Paris ou de Reims (Les Incombustibles de Reims) sont sollicitées.

L'utilisation de matériaux et de techniques innovantes comme le béton armé (plancher en ciment armé), les poutres en acier, les verrières, caractérisent la modernité de la construction. On installe même un chauffage à vapeur à basse pression à l'avant-garde pour l'époque.

Le musée ne cesse d'évoluer dès sa construction en même temps que les révolutions techniques (l'électrification du bâtiment se fait en 1932).



Plan de la disposition du chauffage à vapeur à basse pression. Archives de Valenciennes.



Plan des planchers en ciment armé. Archives de Valenciennes.

L'inauguration

C'est M. Bueso, restaurateur de peinture au musée de Bruxelles, qui est choisi pour assurer la lourde tâche du transport des œuvres de l'Hôtel de Ville au musée flambant neuf. Il réalise également leur mise en place aux côtés du conservateur, Jules Pillon.

Pour l'inauguration, la ville de Valenciennes organise des festivités grandioses durant deux jours, les 27 et 28 juin 1909 : une réception, un



Plaque inaugurale à l'intérieur du Musée. Photo : Christine Laurent

banquet, des concerts, des défilés des associations locales et des écoles, un bal populaire, un grand bal.

Le Musée est inauguré solennellement en présence de M. Dujardin Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat à l'instruction publique et aux Beaux-Arts, de M. Devillers, Maire de Valenciennes, et de Jules Pillion, conservateur.

On inaugure en grande pompe, le même jour, le lycée de jeunes filles et l'école professionnelle, construits également par l'architecte Paul Dusart.



Inauguration du Palais des Beaux-Arts, Sortie du banquet. Coll. Claude Martin, <http://cspv.asso-valenciennes.fr/articles.php?lng=fr&pg=349&mnuid=269&tconfig=0>



Affiche inauguration du musée et du lycée de jeunes filles, 27 juin 1909. Archives de Valenciennes.

Cartes postales montrant le Musée pendant et après sa construction. Archives de Valenciennes.





II. *Le style du bâtiment : entre éclectisme, Beaux-arts et modernité*

La physionomie des musées des Beaux-arts du début du XX^e siècle provient d'un héritage du néoclassicisme, de l'académisme du 19^{ème} sur le modèle du musée-temple. A l'époque, il est la traduction formelle de son atmosphère sacrée et de l'idée de recueillement.

L'architecture du Musée des Beaux-Arts de Valenciennes, elle, est passée par plusieurs styles entre le début du projet et sa réalisation finale. Le dessin de l'élévation du concours montre un style éclectique directement influencé par la formation aux Beaux-Arts de Paris de l'architecte et de celle de ses propres formateurs. La baisse de budget de la construction a contraint Dusart à revoir plusieurs fois sa copie et à épurer son plan en allant vers moins d'éléments décoratifs, moins de spectaculaire et moins de monumentalité. L'inspiration première de Dusart est celle du Petit Palais réalisé par Charles Girault à Paris pour l'Exposition universelle de 1900. Cet éminent architecte fait partie des membres du jury du concours du Musée. Le maire de Valenciennes, lui, nomme à plusieurs reprises le Musée des Beaux-Arts de Gand, réalisé par Charles Van Rysselberghe et inauguré en 1902, comme une référence en termes d'espace et de lumière abondante.



Son of Groucho from Scotland, CC BY 2.0 <<https://creativecommons.org/licenses/by/2.0/>>, via Wikimedia Commons



Paul Hermans, CC BY-SA 3.0 <<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>>, via Wikimedia Commons

Qu'est-ce que l'architecture éclectique ?

L'architecture éclectique a pour origine l'architecture historiciste ou néoclassique du XVIII^e siècle qui imite le style antique gréco-romain. Elle se caractérise par la juxtaposition d'éléments tirés des styles architecturaux distincts. Elle répond au souhait d'obtenir plus de liberté d'expression de la part des architectes formés à l'académisme. En mélangeant plusieurs sources d'inspirations, en utilisant une sorte de catalogue des styles passés et en créant des combinaisons infinies, elle a permis de traduire une grande liberté expressive. Le style romain peut ainsi côtoyer le style gothique, baroque, byzantin, égyptien, exotique ou mauresque. Cela donne un résultat nouveau, original, qui régénère l'architecture.

L'éclectisme a été vu de manière positive ou fortement critiqué, soit que l'on voie en lui un répertoire de styles permettant un perfectionnement, ou au contraire un simple exercice de style dénué de sens. La plus grande difficulté pour les adeptes de ce mouvement est de créer un équilibre harmonieux entre tous ces styles et de ne pas tomber dans la surcharge ou l'extravagance.

Description du bâtiment

Le plan et les volumes

Ce qui frappe au premier regard, c'est que ce musée a la chance d'être entouré d'un parc qui donne un recul visuel et une perception d'ensemble impressionnante. Il n'est pas enserré dans la ville. Ici, l'architecture respire, elle se donne à voir comme un spectacle.

Le plan au sol du bâtiment forme un rectangle de 66 mètres de long sur 32 mètres de large. Construit sur un terrain humide, le musée a été surélevé par un soubassement imposant à bossage.

Le plan suit une symétrie axiale, avec une entrée de chaque côté à la manière d'un palais. L'une donne sur la Place Verte et l'autre sur le boulevard Watteau, tout récent à l'époque. Celle sur le boulevard se fait en montant un large escalier massif en pierre bleue tandis que de l'autre côté, on trouve une ambiance différente puisqu'il ressemble davantage à celui d'un château de la Renaissance avec un double escalier d'apparat orné de balustrades blanches décoratives. Les portes sont encadrées d'arcs de triomphe. À la manière des châteaux français de l'époque baroque, la façade s'organise en trois parties, rappelant le dessin d'un pavillon. Elle permet de deviner assez facilement les fonctions des espaces de l'extérieur. On y voit s'aligner des salles d'exposition, ces galeries en longueur de faible hauteur pour y recevoir des œuvres de petits formats.

Aux extrémités, on trouve deux grands espaces ou « salons d'honneur » avec ici, une importante hauteur de plafond en verrière, qui reçoivent les œuvres grands formats, les chefs d'œuvres du musée comme l'imposant *Martyre de saint Etienne* de Rubens. Puis, vers l'intérieur, quatre salles identiques permettent de poursuivre la visite. Au centre de ce plan symétrique se trouve une grande verrière qui baigne de lumière les œuvres.

Dans ce musée, la circulation du spectateur y tient une place particulière. Dans les années 1910, le parcours du visiteur est chronologique, assez contraint, mais en même temps il permet un parcours transversal, plus libre, ce qui est assez nouveau pour l'époque.

L'aspect extérieur se veut monumental et solennel. Le musée est une institution et cela doit se voir. Dusart cherche à donner un aspect théâtral et prestigieux à sa construction. Il l'impose par son aspect massif et richement décoré.

Les matériaux et les éléments décoratifs

Lorsqu'on observe ce bâtiment monumental, on est frappé par son aspect chaleureux, rendu par la brique à la couleur chaude ainsi que la pierre claire. Les matériaux se superposent dans un rythme linéaire : d'abord le soubassement en pierre taillée en bossage gris, puis la pierre de taille calcaire au ton sable, la brique rouge régionale au ton inhabituellement orangé, la grille en fer forgé aux arabesques noires, sur la couverture, l'ardoise bleu-gris et enfin, le verre transparent ou dépoli des verrières.

Les éléments ornementaux répétitifs, à l'extérieur du bâtiment, sont nombreux et riches mais sans excès de fantaisie. Ils rappellent l'architecture antique grecque et romaine : colonnes, chapiteaux ioniques, frontons formant un arc de triomphe, corniches, entablements, frises à motifs à la grecque. On trouve également des mascarons de style Régence rappelant les masques de la *commedia dell'arte*, des médaillons en tore de laurier, des entrelacs de rubans, des motifs de cuir découpé, ou encore des balustrades. Cette mixité des éléments décoratifs trouve un équilibre subtil tout en détails et en légèreté.

Ils peuvent aussi être symboliques comme les initiales « RF » pour « République Française » ou les armoiries de la ville de Valenciennes (deux cygnes qui encadrent la couronne du comté du Hainaut, le lion et la médaille de légion d'honneur).

Quatre niches en façade ont été prévues pour y placer des sculptures qui n'arrivent que tardivement. Lucien Brasseur réalise *L'Inspiration lyrique*, *Orphée* et *La pensée* en 1933, puis Elie Raset, *La sculpture* en 1952. L'une des niches reste vide.

Les verrières : un élément de modernité

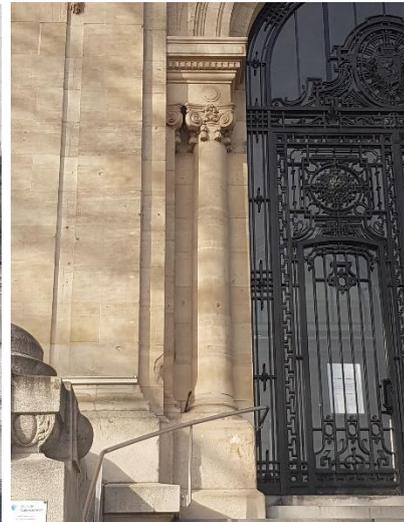
Paul Dusart a utilisé la verrière pour de multiples raisons. La première, c'est qu'elle permet d'obtenir une lumière zénithale idéale afin d'éclairer les œuvres, tout en gardant les murs pleins pour y accrocher les toiles. Les espaces sont ainsi baignés de lumière et ne nécessitent pas d'éclairage artificiel. La seconde, c'est qu'elle donne de la monumentalité au bâtiment car on peut l'élever à de grandes hauteurs grâce à sa légèreté. Sa structure en fer est fine et aérienne.

La verrière permet également de créer des formes de toitures arrondies innovantes avec sa structure en métal souple. Elle offre un gain en légèreté sur les murs porteurs par rapport à une toiture traditionnelle. Elle ouvre les espaces. Enfin, le fer est incombustible et permet de déjouer les incendies dus aux éclairages à la bougie ou au gaz encore utilisés au début du XX^{ème} siècle.

La verrière a également un intérêt étant donné sa rapidité d'exécution (assemblage d'éléments préfabriqués).



Regardons de plus près :



Les sculptures

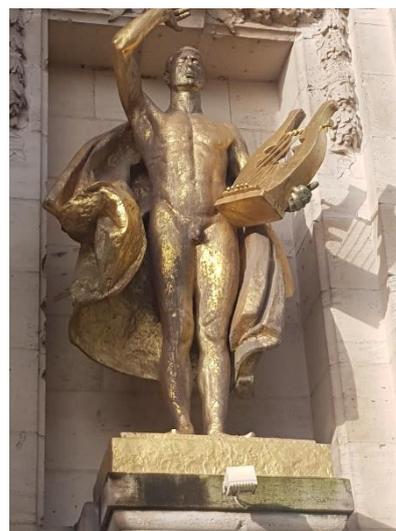
Lucien Brasseur, *L'Inspiration lyrique, Orphée, et La Pensée*, 1933, bronze doré

Lucien Alcide Constant Brasseur, né le 18 août 1878 à Saultain et mort le 9 février 1960 à Paris, apprend la sculpture à l'académie de Valenciennes et entre à l'École des Beaux-arts de Paris où il est l'élève de Louis-Ernest Barrias, Jules Coutan et Hippolyte Lefebvre. En 1902, il remporte le second Grand prix de Rome de sculpture puis en 1905 le Grand prix de Rome. Pendant quatre ans, il séjourne à la Villa Médicis. Après la Première Guerre mondiale, il réalise six monuments aux Morts pour des villes du Nord de la France, notamment le monument aux morts d'Havrincourt, où il fait son autoportrait en tant que poilu. Ses statues aux traits rustiques ont fait de lui un sculpteur du courant naturaliste-réaliste. Il est également l'auteur des bas-reliefs de la gare de Brest, bâtiment de style Art déco construit au début des années 1930, et d'une des statues en bronze doré du palais de Chaillot pour l'Exposition Universelle de 1937 à Paris. Lucien Brasseur est élu membre de l'Académie des Beaux-arts de l'Institut de France en 1946.

Les deux sculptures de Lucien Brasseur en façade se trouvent dans deux niches longtemps restées vides. Leur réalisation en 1933, 22 ans après l'inauguration du musée, a été permise grâce au remploi des dommages de guerre.

Orphée, poète et chanteur de grande renommée, est un héros de la mythologie grecque. L'épisode le plus connu de son histoire est sa descente aux enfers pour rejoindre sa bien-aimée, Eurydice, durant laquelle il endort Cerbère, le chien à trois têtes grâce à sa musique envoûtante.

Le sculpteur Lucien Brasseur représente ici un corps robuste, athlétique, entouré d'une cape à la fois épaisse et en mouvement. Du bras droit, Orphée vient de froter sa lyre et poursuit son geste au-dessus de sa tête. Sur son avant-bras gauche est posée la lyre imposante. Il a le visage figé et concentré, les yeux clos. Toute cette gestuelle semble incarner l'inspiration lyrique du poète, un souffle novateur partagé, une liberté des sentiments.



A noter que le terme lyrisme provient du grec *λυρα* : lyre.



Cette allégorie de la pensée est représentée par une femme mûre dont la tête est couverte, portant un lourd manteau et une robe épaisse. Son corps est entièrement caché, ce qui contraste avec la nudité d'Orphée qui se trouve à quelques mètres. De la même manière, elle est figée, statique, alors que lui est en mouvement. Il semble qu'elle soit la pensée intérieure tandis que lui serait l'ouverture vers l'autre. Cette notion abstraite de la pensée est incarnée par une figure féminine très chaste, pudique, loin des représentations de la beauté habituelle. Elle est à la fois fière, rude, forte, imposante et solennelle. Brasseur ne choisit pas ici une représentation à l'Antique mais tire plutôt son inspiration de l'époque contemporaine.

Elie Raset, *La sculpture*, 1952, pierre

Élève de Maugendre à Valenciennes, de Barrias à Paris, puis professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Valenciennes de 1903 à 1937, Elie Raset expose au Salon des Artistes français où il reçoit une mention honorable en 1907. Il est contraint de devenir professeur plutôt que de passer le Grand Prix de Rome. Parmi ses œuvres majeures, on trouve le monument aux morts de Valenciennes, *Le Joueur de billes* au jardin de la Rhônelle à Valenciennes, le monument aux morts de Marchiennes, le fronton de la Chambre de commerce de Valenciennes. Au moment de la guerre, il se réfugie sur la Côte d'Azur, en Bretagne, et revient à Valenciennes à la Libération. Ayant peu de ressources, on le nomme conservateur du musée d'Histoire Naturelle. C'est la municipalité qui lui commande très tardivement cette œuvre, *La sculpture* en 1952, pour orner une niche de la façade du Musée des Beaux-Arts, commande que l'on peut voir comme un geste de reconnaissance pour l'ensemble de l'œuvre de cet artiste valenciennois. Une rue de Valenciennes porte encore aujourd'hui son nom.



Cette sculpture représente un nu féminin posant en *contrapposto* (déhanché), un pied en avant, sur une roche qui sert de socle à l'ensemble. Les deux bras pliés, elle tient d'une main sur l'épaule droite un long drapé et, posée dans l'autre main placée à l'horizontal, l'ébauche d'une statuette humaine. Un petit tronc d'arbre élagué semble tenir l'ensemble. Son mouvement peut être celui d'une marche en avant.

Le visage représente une femme assez mûre, à la mâchoire large et à l'expression fermée, posé sur un corps qui contraste par son aspect juvénile, à peine développé. La coiffure épaisse, volumineuse, vient alourdir l'ensemble.

Le sculpteur a choisi un traitement lisse du corps mais, pour le socle et le tronc, il laisse apparaître volontairement les traces des coups de burin afin de donner un effet de matière, en particulier pour l'écorce de l'arbre. La petite statuette sculptée semble alors surgir directement du tronc d'arbre.

Cette œuvre est une allégorie de la sculpture inspirée de l'antiquité et pourtant, on y trouve assez peu d'attributs : pas un maillet, ni un burin, comme cela se fait traditionnellement. L'artiste nous emmène davantage vers une évocation poétique naturaliste.

Bibliographie sélective

- *Le courrier du Nord de l'arrondissement de Valenciennes*, n°12, dimanche 5 février 1888
- *L'impartial du Nord*, 7 avril 1888
- Catalogue du musée des Beaux-Arts de Valenciennes, Imprimerie Hollande Fils, 1931
- <https://www.hisour.com/fr/eclecticism-art-21050>
- Gradel Olivier, « Le musée des Beaux-Arts de Valenciennes. Sa construction et son architecture », *Valentiana*, n°10, décembre 1992, pp. 81-94
- Poinsignon Jean-Claude, *Les travaux et les jours du statuaire Lucien Brasseur*, *Valentiana*, 2013
- Poinsignon Jean-Claude, *Bienvenue dans l'Athènes du Nord - petite histoire des statues de Valenciennes*, Éd. Spratbrow, 1998
- Mariage Edouard, Hénault Maurice, Dutouquet Emile, *Les Fortifications de Valenciennes, 1891-1895*
- Ramade Patrick, « Le musée des Beaux-Arts de Valenciennes », *Valentiana*, n° 15, juin 1995, pp. 93-98
- Thomas Evelyne, *Vocabulaire illustré de l'ornement*, Eyrolles, 2016

Un grand merci aux Archives de Valenciennes et à la Médiathèque Simone Veil pour leur soutien.

Ce dossier pédagogique peut être complété par le carnet pédagogique à destination des jeunes.

Musée des Beaux-Arts de Valenciennes

Boulevard Watteau
59300 Valenciennes
03 27 22 57 20 • mba@ville-valenciennes.fr

